

Dominique Sigaud

L'Inconfort des ordures



L'INCONFORT DES ORDURES

Un matin à Paris, des éboueurs découvrent dans une benne à ordures le corps intact et nu de Justine Blanche, *escort girl*.

Les cadavres, le commissaire Partouche, vingt ans de métier et d'états d'âme, en a l'habitude, mais lorsqu'elle découvre sur son bureau les clichés de la victime, une évidence s'impose : après, j'arrête. Pourquoi ? Parce que le visage sur ces clichés, ce visage-là, renvoie Régine Partouche à ses failles et à son histoire personnelle : Alger 1961 et son lot de bombes, les morts, le départ précipité.

Justine est le cadavre de trop, celui qu'elle ne peut plus tenir à distance, et qui mine son intimité.

Qui a tué Justine ? Pourquoi son appartement est-il si maladivement propre ? Dans quelle sphère politique la jeune femme s'est-elle perdue ? Utilisée par qui ? A quelles fins ? Ces hommes qu'elle a baisés, corrompus par le sommet de l'Etat, sont-ils encore capables de dire la vérité ?

Un roman noir, comme un écho à nos propres incertitudes, dans lequel le lecteur s'associe au questionnement de la commissaire confrontée à ses zones d'ombre et qui toujours eut en elle cette interrogation : pourquoi un corps vivant devient-il un cadavre ?

Dominique Sigaud est écrivain. Elle a publié de nombreux ouvrages aux éditions Calmann-Lévy et Gallimard. The Dark Side of the Moon (2004) et Aimé (2006) sont parus chez Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

La Fracture algérienne, Calmann-Lévy, 1991.

L'Hypothèse du désert, Gallimard, prix Gironde du premier roman, prix Alain-Fournier, prix Emmanuel-Roblès, prix Marguerite-Yourcenar, 1996.

La Vie, là-bas, comme le cours de l'oued, Gallimard, 1997.

La Part belle, Gallimard, coll. "Frontières", 1999.

Blue Moon, Gallimard, 1998 ; "Folio", 2000.

Les Innocents, Gallimard, 2000.

Lagos, la tropicale, Garde-temps, 2002.

De chape et de plomb, Gallimard, 2003 ; "Folio", 2004.

The Dark Side of the Moon, Actes Sud, 2004.

Aimé, Actes-Sud, 2006.

© ACTES SUD, 2007

ISBN 978-2-330-09936-7

Photographie de couverture :

© Joe Schilling / Getty Images, 2007

DOMINIQUE SIGAUD

L'INCONFORT
DES ORDURES

roman

 BABEL NOIR

1

L'aube venait, point aveugle ; à peine un rai pouvant à tout instant renoncer. Derrière la buée partout des façades d'immeubles, barrant toute possibilité d'élargissement, et aussitôt en contrechamp des images de Marseille, le bleu, cette lumière et la clarté, si complètes.

Le café avait fini de passer, en me retournant, j'ai vu la photo sur la nappe. C'est venu d'un trait, pas réfléchi. "C'est la dernière fois, après j'arrête."

J'ai passé une tasse sous l'eau, 5 h 56, trop tôt pour être debout, mais c'était l'heure de l'arrivée du véhicule de collecte rue Sainte-Anne ; le jeune ripeur en veste fluo au milieu de la chaussée, le conteneur fixé à la benne, montant, l'ouverture quasi simultanée du couvercle, la chute des ordures ; de là un bruit différent peut-être, les yeux du ripeur revenant vers la benne, son cri, son geste pour arrêter le broyeur ; le bouton rouge actionné avec précipitation. Le corps.

*

Le conducteur, Marc Bastien, sort du véhicule.

— Qu'est-ce que t'as ?

Pas de réponse.

Le ripeur se contente de pointer son doigt vers la benne ; alors il voit.

— Oh ! merde...

Une journée à peine entamée à l'instant mise à sac, un corps de femme dans les détritiques, l'écart entre ce que le camion devait être et ce qu'il contient – son métier est censé s'en tenir à mille lieues, juste vider chaque matin les déchets ménagers – et, mais seulement après, ce pubis très noir et ces seins droits et pleins devant lui, et pourtant d'aucun attrait.

C'était dans la cuisine, les gestes, les deux hommes devant la benne, la rue déserte, moi, comme eux, tentant de reconstituer l'instant, qu'est-ce qui les traverse, pourquoi tout s'est-il arrêté ? De là en m'approchant tenter de savoir ce qui avait échappé, à eux aussi, ce que je ne comprenais pas – est-ce bien à cet instant que ça s'était produit, était-ce déjà trop tard ? Recommencer. Le jeune fait descendre le conteneur du trottoir, l'eclipse machinalement à la barre de levage, il regarde ailleurs pendant l'opération mais quelque chose le pousse à jeter un coup d'œil dans la benne. Là, il comprend. C'est fait, il sait ; l'histoire démarre là, le reste

n'est qu'une suite de gestes et de situations plus ou moins voulus.

Alors qu'est-ce qui n'allait pas ?

*

La scène, partiellement décrite dans le premier rapport de l'équipe de Police secours dépêchée sur place – c'est sur la table à côté des photos et de la tasse –, tenait en quelques lignes : “MM. Marc Bastien et Raffic Tahim, employés de l'entreprise IMC d'enlèvement des ordures de la ville de Paris, ont déclaré...” Manquait à la déposition le contenu même. La déflagration.

C'est comme croiser du regard à 12 h 30, sur le parking désaffecté de l'ancienne station-service d'un village traversé par la nationale 7, une prostituée remontant sa culotte noire sous une jupe très courte.

Une réalité tient l'autre dans sa gueule et aussitôt la broie. En un tour de main, la quotidienneté de l'existence est saccagée.

*

Marc Bastien, le conducteur, va pourtant se pencher une seconde fois vers la femme, en hésitant d'abord, pour s'assurer sans doute de ce qu'il a vu

– ce corps, dans la benne ? En un coup d’œil c’est confirmé. Aussitôt pourtant il le récuse ; le clivage est immédiat, non réfléchi. C’est l’acte à l’origine de cette présence dans son camion qu’il tente vraisemblablement d’ignorer.

La mort sous sa forme obscène vient de surgir au milieu d’une banale tournée d’enlèvement des ordures ; aussitôt les deux versants de l’existence censés rester hermétiquement séparés se rejoignent. Cette fois, faisant irruption, le second versant dans le premier. C’est pour ça que le conducteur détourne la tête. Que l’envers et l’endroit se tiennent chacun à leur place, il n’est pas payé pour autre chose.

C’est à nous qu’il revenait de lier entre eux les deux versants, à nous qu’en incombait la charge : si l’ordre naturel se trouvait inversé, si par un acte volontaire, par effraction donc, le second versant, pénétrant le premier, menaçait cet équilibre, c’est à nous qu’il revenait de le rétablir en ne laissant personne imposer ces morts inusuelles, en les rendant au contraire visibles, explicables. En les intégrant au canal habituel de la réalité. Nous étions payés pour ça. Annuler tout risque de contamination du versant un par le second.

*

Les deux hommes, toujours devant la benne, ne sont encore rien dit. C'est trop cru. Ils étaient simplement en train de travailler, mais ça n'a plus rien à voir. C'est ailleurs désormais, bien plus intime, leurs intimités n'interviennent généralement pas dans leurs conversations. Il va bien falloir pourtant.

Dans mon cas, c'était l'inverse. Tout cadavre inaugurerait un espace purement professionnel. Mon intimité n'était pas censée être mise en jeu.

Dans mon cas à vrai dire tout s'inversait ; la mort dans la quotidienneté de l'existence. Boire un café devant un visage jeté à la poubelle. Vivre de ça.

*

Le ripeur le premier se tourne finalement vers le conducteur, supérieur à lui dans la voie hiérarchique :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Il sait qu'ils ne peuvent pas rester sans bouger au milieu de la rue. La présence même insolite de ce corps doit être considérée comme un problème technique, tous les professionnels en rencontrent.

Le conducteur détache son regard de la benne, semble prendre conscience de sa présence, un jeune qu'il connaît mal, récent dans le métier.

- Je sais pas.
- J'ai pas l'habitude.

La question est venue trop vite.

Jusque-là tout était à peu près en ordre, dans l'ordre moyen des choses, c'est ce qu'il essaie vraisemblablement de dire.

La réponse ne convient pas au jeune homme, lui veut savoir et se débarrasser. La femme n'a aucune raison d'être là ; l'acte à l'origine de ce corps, la violence, la barbarie, il sait déjà, c'est les affaires des autres.

— On appelle le bureau ?

— Le bureau ? Qu'est-ce qu'ils peuvent faire au bureau ?

— Les flics alors ?

— Je sais pas. Peut-être.

— Faudrait pas la sortir ?

— La sortir ? T'es pas fou ? Faut jamais toucher à ça.

C'est comme les accidentés de la route ; quand on ne sait pas, on ne touche pas.

Il appelle finalement Police secours, c'est lui qui a le portable de service.

— ... l'équipe de poubelle rue Sainte-Anne [silence] y a une femme dans la benne... non c'est pas un accident, elle était dans le conteneur... si elle est morte ?

A l'instant il réalise qu'il n'a pas pensé à vérifier, élude la question.

— ... on fait quoi ?... Ni garer la benne ? On est au milieu... d'accord on touche à rien.

— Tu vois, je te l'avais dit.

Il doit s'assurer quand même que la femme est morte, pour pouvoir dire ensuite au moins qu'il s'en est occupé.

Il contourne le conteneur, passe la tête en biais ; le visage est à quelques centimètres du sien. C'est la première fois qu'il voit ça. Les yeux grand ouverts, le visage à l'arrêt – versant 2 – broient aussitôt ce qu'il tenait jusque-là pour acquis – versant 1. C'est définitif.

Il ne sait pas comment s'y prendre, est-ce qu'il doit la toucher ? Est-ce que parler suffit ? Finalement, il dit :

— Vous m'entendez ?

A l'instant même, les mots semblent si petits.

Le visage regarde toujours en l'air. Aucune réaction. Il aurait bien aimé pourtant, si parler avait pu suffire – c'est la raison pour laquelle il ne l'avait pas fait plus tôt ; inutile, il savait déjà.

— Elle est morte ?

— On dirait.

Voilà, elle est morte. Il y a une femme morte avec eux ; à nouveau ils ne disent plus rien.

*

Personne n'a encore emprunté la rue, ni piéton ni véhicule. Les deux hommes attendent un peu à l'écart ; de temps en temps le chauffeur regarde en arrière si quelqu'un arrive.

— Ah putain si j'avais pu croire...

Et quand même, se tournant vers le ripeur :

— T'aurais pas pu regarder avant dans le conteneur ?

La phrase ne sert à rien, c'est seulement pour tromper l'attente, tenter peut-être de se décharger, voir s'il ne serait pas possible de refaire l'histoire.

Le jeune ne répond pas, il attendait plus ou moins la question. On ne refait pas les gestes, il le sait, encore moins les histoires ; il n'y peut rien.

Ils se taisent à nouveau. C'est comme s'ils veillaient la femme. Ils sont embarrassés de n'avoir rien pu faire pour éviter ça, ont presque honte de la transporter dans leur véhicule ; le conducteur surtout.

*

Quelques minutes plus tard, le fourgon de Police secours débouche enfin du carrefour, la femme va passer entre d'autres mains. Les deux hommes

voudraient savoir au moins qui c'est, pourquoi elle est morte ; ce n'est pas exactement par curiosité, plutôt à cause du temps passé seuls avec elle, mais ils ne demandent rien, ils n'osent pas.

Les policiers, eux, ont l'habitude, ils descendent du fourgon, on les sent déterminés, à leurs démarches, à leurs regards, ils connaissent leur travail. Très vite ils occupent la rue, l'espace autour de la benne, cette portion de la rue devient leur territoire, ça s'organise tout seul ; le territoire a changé de mains, les deux hommes l'ont compris, laissent faire.

Très vite aussi les policiers leur posent les premières questions. Quand, à quelle heure, dans quelles circonstances. Il n'y a pas vraiment de curiosité dans leur façon de les interroger, ils ont simplement besoin de savoir. Les deux hommes répondent avec le plus de précision possible. Entre eux, il y a des ressemblances. Leurs métiers, au service des autres, sans reconnaissance le plus souvent ; parfois les quartiers et les familles d'où ils viennent, les écoles qu'ils ont fréquentées, leurs salaires. Ils peuvent se serrer la main, dire "bon sang ça se réchauffe pas" en tapant pareil leurs pieds sur la chaussée et se remettre au travail.

Un des policiers demande aux deux hommes comment ils peuvent dégager le corps de la benne.

Le conducteur explique. Détails techniques. Procédure. Il est soulagé de pouvoir expliquer ça.

Il croit que c'est pour tout de suite, ensuite ils repartiront avec la benne sans le corps.

— Ah non, on attend l'identité judiciaire, répond le policier. Ils vont prendre des clichés, chercher des empreintes. Il faut rien toucher.

Le conducteur commence à comprendre que rien ne se passera comme prévu.

— Et nous ?

— Vous restez, c'est vous qui l'avez trouvée.

Ça ne sera donc pas, comme il le croyait, un simple transfert à la police.

*

La benne est toujours au milieu de la chaussée. Les policiers ont bloqué la rue.

— Ah. Putain si j'avais pu croire, répète Marc Bastien. Dans mon camion...

— Vous avez pas l'habitude, répond le flic, heureusement pour vous... C'est une chance en tout cas que vous ayez touché à rien.

Et puis quand même, peut-être pour montrer qu'il sait lui aussi quelque chose :

— C'est quand même con que vous l'avez pas vue avant qu'elle tombe dans la benne.

Le conducteur glisse un regard vers le ripeur.
— On savait pas, la poubelle était pas plus lourde que les autres, répond-il finalement.

— Bien sûr, je disais pas ça pour vous embêter, vous pouviez pas savoir.

Le doute est là quand même. Surtout le ripeur. C'est la règle normalement de soulever le couvercle avant de fixer le conteneur à la benne. Mais personne ne le fait systématiquement. Personne. C'est à l'instinct. L'instinct n'a pas marché. Un plus expérimenté ne se serait peut-être pas trompé.

*

C'est à peu près comme ça que les choses avaient dû se passer ; le rapport de Police secours confirmait leur arrivée sur place à 6 h 03, les deux hommes n'avaient pas dû attendre plus de quelques minutes. Justine Blanche était bel et bien morte.

Mon café refroidissait dans la tasse, devant moi sur la table, les premiers clichés pris par l'identité judiciaire. Un sac-poubelle en partie déchiré derrière le corps, des emballages alimentaires ; à droite du visage, un morceau de chiffon vert.

Curieusement sa bouche ne s'était pas refermée en tombant, ni les yeux. Ses bras avaient été projetés dans un écart anormal, les genoux repliés sur son ventre. Le sexe et la vulve étaient visibles.

Pourquoi avoir mis le corps là en étant à peu près sûr qu'il serait trouvé ?

Question parmi d'autres à résoudre, de là l'équation générale ; identifier la mort, elle plus que le meurtrier. Un homme certes mais surtout un acte. Une fin. Un arrêt.

De quelle issue s'agissait-il dans cette benne ? Orchestrée par qui ? Dans quel but ? Les premières analyses ne révélèrent à peu près rien, "absence d'empreinte caractéristique". Le travail serait titanesque pour l'équipe scientifique. Démêler le cadavre des restes de yaourts aux fraises, morves diverses dans mouchoirs en papier usagés, restes de thé, salives du voisinage.

*

J'ai repris la photo du visage en gros plan. Une jeune femme d'une grande beauté. Les traits de son visage, les contours, les formes l'étaient, intenses, tendus, et derrière pourtant, très doux, comme un voile, la marque de quelque chose d'ancien, mais une beauté qu'on aurait dite renversée – de l'intérieur peut-être ? Par quoi ? J'ai posé la photo, je me suis levée ;

[Alger 1961, l'explosion dans la rue, les hurlements, la main de ma mère rabattue sur mes yeux avec une rapidité et une violence que je